

# À la gloire de la mère

Autor(en): **Murith, Jean-Denis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **72 (1943)**

Heft 13

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040766>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Parmi les créations originales du maître, on trouvera avec satisfaction : *L'instant du bonheur*, *La Fanfare du printemps*, *Au Léman*, *Bleu saphir*, *L'Armailli des grands monts*.

Une heureuse initiative de l'auteur, qui comble une vieille et regrettable lacune, c'est d'avoir intercalé dans l'ouvrage un certain nombre de pièces pour Noël ou des circonstances spéciales : mariages, noces, etc.

Tel quel, l'ouvrage qui vient de voir le jour constitue pour nos chœurs mixtes un outil de première valeur et pour nos écoles un précieux auxiliaire. Nous lui souhaitons la plus large diffusion et le plus vif succès. C'est, croyons-nous, le plus bel hommage que nous puissions offrir à son créateur.

PAUL MOSSU.

## A la gloire de la mère

Faire connaître quelques belles pages inspirées par un des plus nobles sentiments humains : l'amour filial, tel est le but de ce travail qui n'a pas d'autre prétention. Car je pense, avec Michel Seuphor, que « le vrai plaisir, c'est de faire participer les autres à celui que nous avons trouvé ». Et je suis bien sûr que tous aimeront la sincérité, l'émotion délicate de ces lignes que nos meilleurs écrivains ont consacrées à l'incomparable figure de la mère. De telles pages parlent par elles-mêmes. Un commentaire trop abondant n'eût fait que les alourdir.

Ces quelques extraits n'épuisent pas le sujet, loin de là. Ils ne sont qu'une sorte d'anthologie, glanée au hasard de mes lectures. Mais, s'ils pouvaient encourager quelque autre à aborder de cette façon la littérature, à suivre, dans les œuvres diverses, la manière dont les auteurs ont exprimé un même sentiment éternel (il y en a bien d'autres : Dieu, patrie, devoir, enfant... etc.), ils n'auraient pas été inutiles, et leur présence dans ce *Bulletin pédagogique* aurait eu sa justification.

### Le chant du berceau

Le chansonnier suisse Léon Vaglio a écrit un délicieux Noël, une de ces cantilènes dont la mélodie toute simple éveille en foule les souvenirs. Il a pour titre : Noël des berceaux, et j'ai encore dans la mémoire cette strophe un peu mélancolique :

*Frêles berceaux, petits nids de dentelles,  
Vous avez tous des heures bien cruelles,  
Vous partagez les longs tourments,  
Les nuits d'angoisse des mamans...*

N'est-ce pas tout un monde de tendresse inquiète et d'heures angoissées, qui plane dans ces quelques vers ? Ils disent les mères penchées sur les berceaux, au long des jours, au long des nuits, ces berceaux où repose un peu d'elles-mêmes, un peu de leur chair et de leur cœur. Ils disent les nuits sans sommeil, l'oreille tendue au moindre bruit. La mère, qui a déjà tant donné, donne encore, prodigue ses forces et sa tendresse. Elle donne comme elle donnera toute sa vie, avec « cet amour des mères qui n'exige rien en échange de ce qu'il donne ». (MAURIAC, *Genitrix*.)

C'est que son premier enfant apporte à la femme un caractère nouveau et essentiel. D'épouse, de fille, de sœur, elle devient mère, et mère avant toute chose. Paul Géraudy le note délicatement dans sa poésie *Visage* :

*Ta sœur aînée a dit ce soir, songeuse et grave :*

*« Je me suis mariée, il y a deux hivers...*

*déjà!... » C'est pour cela qu'elle a des yeux qui savent.*

*. . . . .*

*Elle aime à voir jouer son enfant...*

*Toi, tu le prends, tu ris, tu crois que tu comprends,*

*tu dis : « C'est son petit enfant... » et puis tu passes...*

*Tu ne sais pas combien c'est son petit enfant.*

*Tu songes : « Ma sœur est ma sœur... » Non, elle est mère.*

*Elle n'est plus ta sœur, elle est mère d'abord...*

Le dur héros du *Nœud de vipères* de François Mauriac fait de ce noble sentiment un grief amer à l'adresse d'Isa, sa femme :

« Dès la naissance d'Hubert, tu trahis ta vraie nature : tu étais mère, tu n'étais que mère. Ton attention se détournait de moi. Tu n'avais d'yeux que pour les petits. »

Cette dernière réflexion, si elle est caractéristique de l'intensité de l'amour maternel, le suggère cependant trop absolu. Si la mère est mère avant tout, elle n'exclut pas toute autre affection. Remarquons, au contraire, comme dans *La Maison* de Bordeaux, ou *Le notaire du Havre* de Georges Duhamel, pour ne citer que ces deux ouvrages, la mère est en même temps l'épouse aimante, ferme, sage et sacrifiée.

Et voici les chères années d'enfance, les mères qui se penchent sur les berceaux. Pour faire naître le sommeil dans les yeux aimés, elles chantent doucement. Vieilles mélodies que fredonne une voix, lasse un peu, mais si tendre ! Chansons que nous n'entendrons plus et dont le souvenir restera lié à un autre, inoubliable. Comment ne pas citer ici les vers d'Anatole le Braz, sur lesquels le chanoine Bovet a déroulé une mélodie si prenante ? Ces lignes frémissent de poésie intense, toute pleine de mélancolie, de regrets et d'amour filial passionné :

*Le chant que me chantait naguère  
Ma mère, au soir des longues nuits,  
A dû mourir avec ma mère,  
Nul ne me l'a chanté depuis.  
Et c'est en vain qu'au seuil des portes,  
Obstinément, je l'ai guetté ;  
O ma mère, tes lèvres mortes,  
Dans la tombe l'ont emporté !*

*En vain, sous les lampes huileuses,  
J'ai fait, dans l'âtre des maisons,  
Sourdre au cœur des vieilles tresseuses  
L'eau vive des vieilles chansons.  
La berceuse qui me fut chère,  
Le doux chant naguère entendu,  
Le chant que me chantait ma mère,  
Avec ma mère s'est perdu...*

La berceuse ne suffit pas toujours pour endormir l'enfant et la mère connaît les nuits sans sommeil. Mauriac s'en souvient dans *Genitrix*, œuvre morbide pourtant — amour maternel maladroit par son absolutisme et qui en devient martyrisant — mais qui n'en renferme pas moins des pages émouvantes :

« Elle était la mère qui, dans les nuits d'hiver, veillait parce que l'enfant ne pouvait dormir qu'en lui tenant la main, et elle demeurait des heures, le bras tendu hors du lit, torturée, abandonnant au petit bourreau sa main glacée. »

Il est des heures plus terribles encore, crucifiantes, pour les mères, près des berceaux où lutte contre la mort un être qui est un peu d'elles-mêmes. Ecoutez-la crier, cette douleur tragique, dans ces vers de Francis Jammes :

*Lucie, elle, est debout qui verse dans un verre  
Les poisons qui doivent guérir.  
Elle est comme un lion et ne veut pas, ô mère !  
Que son enfant aille mourir.*

Douleur âpre aussi, désespérée, dans ces lignes du *Chemin de Roselande* d'Henri Bordeaux, où la dernière réponse de la mère est un élan d'amour poignant :

« Les accès de suffocation se rapprochaient, lui brisaient la poitrine. Après chacun, le père et la mère guettaient le retour du souffle léger, à peine perceptible, qui annonçait la frêle continuation de la vie ; jusqu'au dernier moment ils resteraient là, inertes, muets, à l'agonie.

La nuit était venue... Etiennette, avec un grand effort, se leva.

— Où vas-tu ? interrogea son mari.

— Allumer une lampe.

— A quoi bon ?

— Pour le voir encore vivant.

Et sous la lampe, dont ils baissèrent l'abat-jour, ils reprirent leurs places... »

La mère connaît aussi parfois une souffrance dont elle seule subit toute l'immensité. On lui dit (ô la maladroite consolation !) : « La perte est moins cruelle, quand on n'a pas eu le temps encore de s'attacher. » Mais cet être qui lui est enlevé, elle l'aimait déjà bien avant qu'elle le serrât dans ses bras :

*Quand tu m'aimais sans me connaître,  
Pâle, et déjà ma mère un peu... ,*

dit Sully-Prudhomme, et Jean Aicard note aussi cette amoureuse attente :

*C'est le sang de mon sang, c'est la chair de ma chair ;  
Je l'attends et je l'aime.  
Ah ! je sens qu'il tressaille et qu'il m'est déjà cher,  
C'est un autre moi-même.*

Si l'enfant mort-né retourne au ciel sans laisser sur terre beaucoup de regrets, il est pourtant un cœur que cette perte déchire et qui souffre en silence, le cœur profond de sa maman.



Les mères auprès des berceaux ont assisté à l'éveil d'une vie. Elles ont vu naître les premiers sourires, elles se sont extasiées aux premiers pas maladroits. Combien sont-elles qui voudraient arrêter le temps sur ces heures de l'enfance ! Mais non, il y a un détachement journalier, naturel, inexorable. Avec les mères, Jean Aicard le constate mélancoliquement.

*... L'enfant naît, en naissant il pleure, il se comprend  
Séparé de sa mère.*

*Désormais chaque jour tu t'en éloigneras.*

*Laisse que demain vienne :*

*D'abord, elle te prend sur son cœur, dans ses bras :  
Ta vie est encor sienne...*

*Puis te voilà, nourri du meilleur de son sang,  
Déjà lourd, baby rose ;  
Déjà dans ton berceau ta mère en gémissant  
Plus souvent te dépose.*

*Là tu te meus encore par elle, à son désir,  
Elle inspire ton somme ;  
Mais demain tu voudras marcher — c'est ton plaisir —  
Être à terre, être un homme.*

*Hier l'enfant sans répondre entendit ton appel,  
O mère désolée ;  
Il était, sans rien dire, allé seul, le cruel,  
Tout au bout de l'allée.*

*Il s'éloigne, il te fuit, te dis-je, à chaque pas ;  
Le temps te le dérobe ;  
Il refuse ta main, lui qui ne lâchait pas,  
Hier, les plis de ta robe.*

*Les enfants sont un jour trop grands pour les berceaux ;  
Les fleurs sont éphémères ;  
Et dans les nids d'antan il n'y a plus d'oiseaux...  
C'est le souci des mères !*

La vieille chanson est toujours vraie : « Bientôt le berceau devient trop petit et, du nid, les oiseaux s'envolent... » Mais vrai aussi demeure le refrain si doux : « Plus tard, quand on est grand, on n'oublie pas la chanson des mamans. » Plus tard, le cœur lourd des déceptions et des souffrances accumulées, on se souviendra de celle qui veillait sur les berceaux. Combien sont-ils qui reviendront vers elle, comme vers l'unique refuge, le seul être qui saura les comprendre ! Tant qu'un rayon de vie luira au fond des yeux aimés, on cédera à la douceur de leur regard. Celle qui brûle encore de se donner, comme elle se prodiguait aux jours de notre enfance, accueille toutes les détresses.

Cette mission sublime frappe Mauriac, et je veux clore ce premier chapitre par sa pensée si belle, parce qu'elle résume d'une façon parfaite le rôle de la mère auprès des berceaux, son rôle au long de toute la vie :

« La certitude d'être nécessaire prolonge la vie des vieilles femmes. Beaucoup meurent du désespoir de ne plus servir. Certaines à demi mortes ont revécu parce qu'une fille veuve, des enfants orphelins criaient au secours (*Genitrix*).

(*A suivre*)

JEAN-DENIS MURITH.